

**JAMES
SALLIS**

SARAH JANE



RIVAGES/NOIR

Sarah Jane Pullman est appelée « Mignonne » par son père, mais elle ne se voit pas ainsi. Histoire de démentir son surnom, elle fugue et s'écarte du droit chemin. Comment parvient-elle à redresser la barre et à être engagée comme officier de police dans la petite ville de Farr ? Elle ne le sait pas très bien elle-même. Elle se lie avec Cal, le shérif, un homme qui a lui aussi beaucoup vécu. Lorsqu'un jour, ce dernier disparaît sans laisser de traces, Sarah Jane se met à sa recherche et s'interroge : pourquoi a-t-il disparu ? Est-il encore vivant ? Qui était-il vraiment ? Au cours de cette quête, elle va peut-être résoudre l'énigme de sa propre vie.

James Sallis est traducteur, critique littéraire et musicien. Il se fait connaître des amateurs de roman noir avec la série du détective Lew Griffin mais surtout grâce à son roman *Drive* qui lui apporte une notoriété internationale. Il reçoit le Grand Prix de Littérature policière pour *Le tueur se meurt* et poursuit depuis une œuvre singulière et envoûtante, peuplée de personnages magnifiquement humains, penchés au bord de leur propre gouffre et s'efforçant de ne pas y sombrer.

« Un regard qui n'est jamais celui d'un juge mais qui garde, à tous moments, une forte propension à l'empathie. »

Jean-Bernard Pouy

Du même auteur
chez le même éditeur

Drive

Driven

Le tueur se meurt

Willnot

JAMES SALLIS

SARAH JANE

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Isabelle Maillet

Préface de Jean-Bernard Pouy

Collection fondée par François Guérif

RIVAGES/NOIR

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Collection dirigée par Jeanne Guyon
et Valentin Baillehache

Titre original : *Sarah Jane*

Couverture : © François Fontaine / VU'

© James Sallis, 2019
Published by Soho Press, New York
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2021
pour la traduction française

ISBN : 978-2-7436-5405-4

*Pour mes étudiants,
Qui m'aident à ne pas oublier
Pourquoi c'est si important*

*... à partir de ce jour, elle vécut
heureuse. Sauf au moment de sa
mort à la fin. Et du chagrin dans
l'intervalle.*

LUCIUS SHEPARD

*Les souvenirs sont cors de chasse
Dont meurt le bruit parmi le vent.*

GUILLAUME APOLLINAIRE

PRÉFACE

« ... des tas de trucs se passent en douce quand tu regardes ailleurs... »

J'ai déjà proféré que je tenais James Sallis pour l'honneur du roman noir contemporain. D'autres ont rappelé que cet auteur discret, intello et timide, a été prof, poète, traducteur (entre autres de Queneau, Cendrars) et, bien sûr, star du roman noir, ce genre littéraire à géométrie variable et décollage vertical.

Mais peu ont osé avouer cette sorte de jouissance qu'il y a, toujours, à découvrir un texte peaufiné de ce moraliste discret qui n'est presque jamais là où on l'attend et qui a la tendance sadique de renvoyer ses collègues à leurs chères études.

À nouveau, en ces temps où la littérature s'épanche, déborde, fuit, où elle devient proprement liquide (tous ces romans-fleuves), James Sallis ne s'éloigne pas, lui, d'un comportementalisme fondateur. La psychologie, voire la psychanalyse sont répudiées avec une vigueur toute hammettienne (on connaît aussi la passion de l'auteur pour Chester Himes) laissant souvent les coudées franches au syndrome salvateur de la métaphore. Non pas celle qui permet de se singulariser par des comparaisons oiseuses, mais celle qui permet de résumer parfaitement des pages et des pages de descriptions pénibles et souvent inutiles. *« Ça a le goût d'un truc qui a*

quitté la Terre pour un monde meilleur », écrit JS à propos d'un mets : la métaphore se doit d'être simple mais étonnante, se permettant parfois d'être paresseuse, détachée, pour ne pas ruiner la précision émotionnelle qui s'est installée. On pense souvent à Carson McCullers et à Steinbeck, celui de *Tendre jeudi*. D'où la vitesse et la précision, car la pratique du comportement oblige aussi des descriptions non souillées par des considérations psy, en privilégiant une approche immédiate du mouvement des corps, des choix vestimentaires de chaque personnage, de leurs goûts et, en particulier, de leurs pratiques culinaires. Sans parler des bagnoles.

Petit à petit, au fil du récit, qui est presque celui d'une existence, ces métaphores se transforment elles-mêmes en sentences, quasiment des proverbes, des aphorismes, qui installent une autre présence, celle du Destin. Elles deviennent alors la version basse d'une philosophie de la vie (« *le temps-qui-était et le temps-qui-sera se fondent en un simple "alors"...* »).

Pendant le périple de Sarah Jane, de petit boulot en embauche inattendue, dans une ambiance douce, quelquefois triste et morose, plane une menace qui ne dit pas son nom, tant les drames (sur lesquels JS ne s'étend jamais) arrivent subitement. C'est une menace (« *un autre couplet de ce chant des baleines séculaire entonné par le mâle américain blanc* ») qui concerne les vivants et les efforts illusoire qu'ils font pour la contourner. La vitesse du récit, qui hésite entre la biographie (vérité d'un journal – adresses au lecteur) et la relation des faits, ne supprime pas les détails quand ils font sens et les digressions quand elles noircissent le tableau (« *les corneilles, voyez-vous, s'intéressent de très près à la mort...* »). Ces digressions (dont un cours littéraire) se regroupent en un corps annexe, concernant la cuisine, voire l'art culinaire, qui devient comme un fil rouge, tendant à ramener le roman vers quelque chose de positif, d'essentiel et de vital.

Sans oublier un humour d'un cynisme de bon aloi, parfois en filigrane (« *la vie est rarement une pâte au four et qui ressort merveilleusement dorée...* »), issu d'une distance et d'un regard qui n'est jamais celui d'un juge mais qui garde, à tous moments, une forte proportion à l'empathie, thème, lui, prédominant.

Tout cela amène à l'usage (quasi obligatoire et bienvenu) de la Sainte Ellipse, qui installe comme une respiration. Comme le récit concerne une sorte d'éloge de la fuite, il y a alors des creux réguliers. « *Pour autant, je ne vais pas combler les blancs ni tenter de prétendre que tout est lié...* », écrit JS, avant d'être subitement brutal (« *... les mots ne rendent pas compte de tout...* ») pour conclure l'un des épisodes de la « présence », un peu brumeuse, de Sarah Jane. Les étapes du parcours de l'héroïne, de petites « enquêtes », mélange de bonheur larvaire et de désespoir métaphysique, s'achèvent souvent dans un drame annoncé tant l'ennui et le désespoir gouvernent les jours. « *Toutes les histoires sont des histoires de fantômes bataillant pour être vues, pour être acceptées par les vivants...* » La mort et le décès peuvent aussi participer d'une sorte de grâce.

Entre-temps, par pure empathie, JS déploie un humanisme qui ne dit pas son nom en dépeignant des gens n'ayant plus beaucoup de perspectives et encore moins d'ambition.

« *Chaque roman, chaque poème, est la même histoire unique qu'on raconte encore et encore. Comment on essaie tous de devenir véritablement humains, sans jamais y parvenir.* » Définition possible du roman noir.

Il serait temps, pour tout lecteur, de se plonger dans James Sallis, et d'abandonner tous ces romans mortifères avant qu'ils ne le salissent.

Jean-Bernard Pouy

1

« Je m'appelle Mignonne mais je ne le suis pas. Je ne l'ai jamais été, je ne le serai jamais. De toute façon, ce n'est pas non plus mon vrai nom, juste le surnom que me donne Papa. Il disait toujours, "la véritable beauté est intérieure", alors à six ans je me suis gratté le bras jusqu'au sang pour vérifier. La cicatrice est encore visible. J'imagine que c'est pareil quand les gens racontent que, si on creuse assez profond, on trouvera la Chine. Moi, je n'ai récolté que des ampoules.

Mon vrai nom est Sarah Jane Pullman. Les gosses de l'école m'appellent la Souris. À l'église, j'ai surtout droit à S. J. ou (en tant que fille de Papa, et ça fait bien rigoler les petits vieux en costume avec leur fond de pantalon lustré qui fument près de la porte de la salle de catéchisme) à Junior. J'ai l'impression que toutes les personnes que je connais m'appellent par un nom différent. »

J'ai écrit tout ce qui précède dans un journal intime quand j'avais sept ans. Ce n'était pas un journal intime à proprement parler, juste un cahier à spirale comme ceux qu'on achète pour l'école, avec une couverture jaune tournesol sur laquelle figurait l'inscription *Southern Paper* et des pages à interligne large. Par prudence, je me servais d'un trombone pour en rassembler plusieurs, faisant varier leur nombre et l'emplacement du trombone sur la feuille pour plus de sûreté. Mais, avec le recul, je

me demande bien qui aurait pu avoir envie de lire en douce ce qu'une gamine de sept ans avait à raconter sur sa vie.

À l'époque, on élevait des poulets – six mille volailles en même temps, regroupées dans de longs bâtiments semblables à des baraquements militaires –, la dernière en date d'une série de tentatives familiales pour arrondir les fins de mois, dont la vente de terre extraite des collines derrière la maison, la construction de barbecues en briques pour les particuliers et la réparation de tondeuses à gazon. On sortait de boîtes en tôle ondulée de jolis petits poussins pépiants puis, des mois plus tard, on s'avancait parmi des volatiles terrifiés qu'on attrapait par les pattes pour les entasser dans des cages à charger dans des camions qui les emportaient. Il fallait faire vite, sinon les bêtes s'empilaient dans les coins des hangars et mouraient étouffées.

Mes parents n'étaient pourtant pas dans le besoin. Ils travaillaient dur, avaient chacun un emploi stable et, au terme de leurs journées de travail, s'attelaient de nouveau à la tâche en rentrant. Charger et décharger des sacs de grain de plus de vingt kilos, retourner quotidiennement la litière de sciure, l'évacuer et la remplacer en temps et en heure, s'assurer qu'il y avait de l'eau et que le chauffage au gaz dans les couvoirs fonctionnait bien – tuyauterie non encrassée, diffusion douce et régulière, pas de fuites. Mais l'argent se faisait rare en ville, et le peu qu'il y avait tournait en circuit fermé : la majeure partie était injectée par les Howe ou les Sanderson et, après avoir grossi comme nos poussins, retournait dans leurs poches.

J'ai grandi dans une ville appelée Selmer, située à l'endroit où le Tennessee et l'Alabama se rejoignent et forment en quelque sorte leur propre territoire, dans une maison construite à flanc de colline qui, durant les seize premières années de ma vie, s'est préparée à glisser le long de la pente – ce qu'elle a fait juste après mon départ. Papa s'est ensuite installé dans une caravane dont, pour autant qu'on le sache, il n'est plus

beaucoup sorti. Je n'ai pas trop envie de m'étendre sur mon mariage avec Bullhead des années plus tard ni sur tout ça. Encore des cicatrices.

Mais je n'ai pas fait tout ce qui se dit sur mon compte. Pas tout, du moins.

Quand j'ai eu dix ans, maman a commencé à disparaître du paysage. Personne n'en parlait. Elle s'absentait des semaines, voire des mois puis, un matin, sortait de la grande chambre et demeurait avec nous un moment, allant et venant dans la maison comme une pièce rapportée qui ne trouvait pas sa place.

Un jour, elle est partie au beau milieu d'un film au cinéma, sans dire un mot. Elle s'en est allée, c'est tout. C'était une espèce de comédie idiote à propos d'un couple qui, après un premier rendez-vous, ne parvenait pas à se rejoindre pour un second à cause de la météo, d'animaux trop mignons, d'embouteillages et de défilés. Mon frère et moi sommes restés jusqu'au bout – jusqu'à la grande scène finale, avec l'homme d'un côté, la femme de l'autre, et un grand vide au milieu. Darn et moi, on a attendu dehors une demi-heure avant de supplier un chauffeur de bus de nous laisser monter gratuitement, vu qu'on n'avait pas un sou en poche. Mon frère s'appelait Darnell, mais tout le monde l'appelait Darn.

Lorsque nous sommes rentrés, Papa a détaché son regard du punch au lait qu'il était en train de préparer sur le plan de travail à la cuisine. « Ah. Elle est repartie », a-t-il dit.

Je lui ai affirmé qu'elle reviendrait.

« Je pense, oui. » Il a goûté le breuvage, auquel il a ajouté du sucre. « Mais la vie n'est pas une pizzeria, Mignonne. Elle ne livre pas à domicile. »

Nous roulons à 40 kilomètres-heure dans ce désert désolé en territoire étranger, et un tourbillon de poussière s'élève sur la droite. À l'est ou à l'ouest, comment savoir ? Ce n'est pas facile

de se repérer dans le coin, il faut regarder une boussole. Quant à ce foutu soleil, il est partout, alors ça n'aide pas non plus. Oscar arrête la jeep pour tenter d'estimer la distance qui nous sépare de cette poussière, dans quelle direction avance le véhicule et à quelle vitesse. Il laisse le moteur tourner au ralenti, mais les cahots, soubresauts et chocs sont imprimés dans nos corps, nous les ressentons toujours. En voyant qu'Oscar n'a pas d'auréoles de sueur sous les aisselles, je me dis : Bon sang, ce gars-là n'est pas humain, c'est une sorte d'extraterrestre. De créature.

« T'as déjà envisagé d'avoir des enfants ? » me demande-t-il soudain. Drôle de sujet à aborder ici, sous ce soleil léthal. Le genre de conversation qu'on n'aurait jamais eue ailleurs. Comme s'il était inspiré par l'aridité lunaire autour de nous. « Un jour, je veux dire », ajoute-t-il.

Je ne lui révèle pas que j'en ai déjà eu un.

Six heures après l'avoir mis au monde, vers deux ou trois heures du matin, j'ai appris par les membres de l'équipe médicale qu'ils avaient fait tout leur possible mais que mon bébé était mort. Ils me l'ont apporté, enveloppé d'une couverture rose, pour que je le serre dans mes bras. Le visage de ma fille était d'un blanc spectral. Avait-elle jamais été en vie ? Ils n'étaient pas partis depuis une heure que je m'en allais.

Je réponds : « Non. »

L'ombre d'un oiseau qui vole au-dessus de nos têtes nous effleure. Nous la regardons se déplacer en direction du tourbillon de poussière au loin. Des cliquetis résonnent sous le capot. Le moteur sent le chaud. Tout sent le chaud.

De même que les drôles de sujets de conversation font parfois surface par ici, il arrive que les mots commencent à nous échapper. Les phrases ne se tiennent pas, elles comportent des trous. Les verbes se défilent, les réponses ne correspondent pas aux questions. Confrontés à de telles pertes, on

se demande forcément si ce qu'on pense, ce qu'on est *capable* de penser, est aussi revu à la baisse.

« Il s'éloigne de nous, déclare Oscar. Un seul véhicule, à ton avis ? »

Je dirais que oui.

Nous repartons.

Il reste à Oscar moins d'une heure à vivre.

Le jour de mes dix-sept ans, soit un an après avoir quitté Selmer, j'étais dans un car qui se dirigeait lentement vers le nord sans jamais perdre de vue la rivière, comme un bateau ayant dévié de son cap qui humerait l'air à la recherche d'un accès se trouvant forcément juste devant. La famille derrière moi – les parents, deux gamins de peut-être six et huit ans – avait acheté des repas tout prêts à un vendeur monté à bord pendant un arrêt. Poulet frit, biscuits gros comme des soucoupes, *coleslaw*. Une nourriture familière pour un long voyage incertain vers l'ailleurs. Tous les quatre dégageaient des odeurs corporelles puissantes ; l'homme et son fils avaient les cheveux gras. Même à l'époque, je me doutais que c'était un signe. J'ai compris ce qu'il en était quand le garçon a marché vers l'avant du bus avant de revenir vers nous en répétant la même formule à chaque rangée, dans une langue qui m'a paru slave. Des étrangers. Au temps pour le caractère « familial » de la nourriture. Ils étaient embarqués dans une aventure aussi folle et téméraire que la mienne.

Je suis descendue un peu après St. Louis, dans une ville universitaire dont la population diminuait de moitié à chaque période de vacances. Entourée de plaines à perte de vue, elle se caractérisait par une situation géographique si ambiguë qu'il était impossible de dire si on était toujours dans le Sud ou si on avait atterri cul par-dessus tête quelque part hors du Kansas. L'endroit avait autrefois été une ferme qui, en des temps reculés, avait été divisée pour faire des logements étudiants,

puis avait subi un déclin aussi lent qu'inexorable, perdant peu à peu ses murs jusqu'à ce qu'il ne reste plus que deux espaces habitables, un pour ceux qui étaient au lit ou endormis, l'autre pour les éveillés. Un flot d'inconnus de passage allait et venait autour d'un noyau dur d'habités. Gregory avait surnommé les résidents temporaires les « mouches de mai ». À certains moments, il était lui-même une mouche, dans le genre mouche du coche ; à d'autres, il faisait figure de mentor, de leader, de sage, de chaman. Il en savait long sur la vie, OK ? C'était évident.

Nous nous étions rencontrés à l'association étudiante où je traînais en attendant que survienne un événement, petit ou grand. Je me disais que, avec tous ces jeunes, toutes ces centaines d'existences en transition, il devait forcément se passer des tas de choses. Les moments seraient riches d'imprévus, des ombres allaient bondir comme des criquets. Quand Gregory m'a abordée à la cafétéria, j'étais concentrée sur ma seconde tasse de ce café que je mettais une heure à boire, au cours de l'après-midi tranquille, décoloré par le soleil, de ma quatrième journée. Il m'a emmenée chez lui, donné un sandwich au saucisson de Bologne, mise au lit et rejetée à l'eau.

J'ai nagé.

« Dans la vie, tout se résume à errer pour trouver une direction, a-t-il dit. Tout ce qu'on fait. Plus on erre, plus la direction se précise. » La pluie crépitait sur le toit comme de la grenaille, s'engouffrait, pleine d'espoir, dans des gouttières bouchées par des années de détrit, renonçait et passait par-dessus bord. Autour de nous, on entendait des respirations, des soupirs et des pets, des chuchotements de conversations tenues en rêve.

« Il y avait ces types qui faisaient de la musique dans le bâtiment d'à-côté, a-t-il poursuivi. Ça remonte à des années, je devais être plus vieux que toi mais pas tellement. Et j'écoutais. Le batteur tapait sur trois temps, s'arrêtait pendant peut-être six, reprenait sur un, la basse jouait sans tenir compte de la

tonalité principale, du tempo ou de toute nécessité de garder le rythme, la main du guitariste ne quittait jamais le vibrato, l'exploitant au maximum, étirant une note unique sur neuf ou dix semblants de mesures – jusqu'au point de rupture, comme un élastique prêt à claquer. C'était quoi, ça ? J'ai écouté, encore et encore. Et, au bout d'un moment, j'ai réussi à percer le secret. C'était une musique de potentiel pur, une musique qui ne prenait jamais vraiment corps, qui refusait d'abandonner ne serait-ce qu'une possibilité. »

Profond.

Non qu'il n'ait pas mis le doigt sur quelque chose.

Gregory avait beaucoup d'idées sur tout. Parfois dans le domaine du concret, mais plus généralement en dehors du réel. Il lançait sa ligne comme quelqu'un qui pêcherait d'un bateau près de la côte. Et, pendant ce temps, toutes sortes d'histoires à son sujet se télescopaient. Il avait tué une femme au Canada, ou bien failli, ou alors c'est elle qui avait essayé de le tuer. Il avait été professeur à Antioche et, un jour, avait démissionné de son poste. Il essayait d'échapper à des agents du gouvernement. Il avait vécu dans une communauté près de Portland, qu'il avait quittée quelques semaines avant un raid du FBI. Le point commun entre tous ces récits, c'est qu'il avait fui.

Tout le monde appelait cet endroit-là Cracker Barn, et il ne m'avait pas fallu longtemps pour m'y faire ma meilleure amie. En voulant aller me coucher, le troisième ou quatrième soir, j'avais découvert tous les matelas occupés. Sur l'un d'eux, près de la porte, une fille maigrichonne aux yeux trop maquillés avait levé la tête comme une tortue – le corps complètement immobile, juste la tête qui se redressait –, puis s'était déplacée et avait tapoté le coutil à côté d'elle. OK, pourquoi pas. Elle n'avait probablement pas encore ouvert la bouche quand je m'étais réveillée des heures plus tard, mais c'est l'impression que j'avais eue. Elle venait de Scottsdale, en Arizona, « où les gens ont une vie bien comme il faut. Sauf que moi, j'ai jamais